

	Pichavant François : Né le 27-09-1840 à Plouhinec ; 1883, prêtre, vicaire à Pouldreuzic ; 1885, vicaire à Beuzec-Cap-Sizun ; 1888, vicaire du chapitre ; 1912, retiré à Plouhinec ; décédé le 7-03-1913. Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1913 p. 171-175.
--	---

M. l'abbé Pichavant, ancien vicaire du Chapitre, est mort, vendredi matin, à Poulgoazec, son village natal, où il s'était retiré parmi les siens depuis un an. Il avait 73 ans. Une foule considérable, précédée d'un clergé nombreux, a fait escorte à son cercueil jusqu'au cimetière paroissial de Plouhinec. M. le chanoine Y. Le Roy fit la levée du corps, M. l'abbé Guéguen, recteur, chanta la messe, et l'absoute fut donnée par M. le chanoine Abgrall. Quatre médaillés militaires, dont deux combattants de 1870, portèrent le cercueil jusqu'à la tombe creusée tout près de l'église.

C'est une physionomie curieuse que celle de ce saint prêtre. De sa vie, longtemps faite d'indécision et d'incidents, on ne connaissait guère que les noms des étapes parcourues, Rome, Loigny, la Trappe. Les détails s'étaient effacés. Lui-même, dans les derniers temps, semblait s'être un peu oublié. Il n'aimait pas d'ailleurs remuer certains souvenirs où il voyait du sang et de la tristesse. « Quand je songe, disait-il parfois, au nombre de ceux que j'ai tués... » Ce pacifique, auquel on aurait donné de la timidité, ne trouva définitivement sa voie qu'après avoir volé sur les champs de bataille au secours du Droit et de la Patrie menacés.

L'enfant ne promettait pas cette carrière accidentée. Fils d'un cultivateur de Poulgoazec, saint homme vénéré de tous, François Pichavant rêvait de sacerdoce. Malgré les sacrifices entrevus, on le mit au Petit Séminaire de Pont-Croix. Il y montra de bonnes dispositions pour les études. Mais soit obstacle de ses parents, soit hésitation de conscience, le petit séminariste n'alla pas au delà de la cinquième.

Il revint à Poulgoazec et s'y adonna au travail des champs. La conscription l'envoya à Pontivy, où il servit parmi les chasseurs. Il n'y trouva pas le goût des armes. Ce qu'il en rapporta ce fut un fort mauvais souvenir des mœurs de la caserne et un grand désir de retrouver l'air plus salubre du collège. La vocation sacerdotale reprenait son âme.

Il rentra au Petit Séminaire, étudiant de 26 ans, parmi des condisciples de 14 et 15. Mais l'atmosphère n'était plus la même. On était en 1867. Il arrivait d'Italie des rumeurs de guerre sainte. On savait les Etats pontificaux envahis par les bandes garibaldiennes, le Pape en danger dans Rome. On savait que des jeunes du pays, d'anciens élèves du Petit Séminaire étaient partis s'enrôler sous la bannière de Pie IX. On se disait leurs noms, de Quélen, Belbéoc'h, on redoutait pour eux les hasards de la guerre, on enviait leur sort.

L'âme de l'ancien chasseur fut tout entière acquise à ces émotions. Il n'aimait pas la caserne de Pontivy, mais il entendait l'appel du champ de bataille, il brûlait de se battre pour le Pape. A la fin d'octobre de cette année arriva la nouvelle du beau fait d'armes de Monte Libretti. Le jeune lieutenant de Quélen y trouvait une mort héroïque. Il tombait criblé de huit blessures en infligeant

une défaite aux Piémontais. Cette fin glorieuse d'un compatriote et d'un ancien élève de Pont-Croix décida le collégien. Le contingent fourni par le Petit Séminaire au Pape resterait le même : il allait, modeste soldat, prendre la place du disparu.

Ses parents essayèrent de le dissuader. Ils le firent attendre. Ils lui firent voir sa carrière une deuxième fois et peut-être définitivement interrompue. Il avoua alors un scrupule de conscience : « J'ai peur, disait-il à sa soeur, de n'être pas assez fort pour porter le poids du sacerdoce. Je vais éprouver ma vocation et peut-être mourir pour le Pape. »

Il partit. Il arriva à Rome le 8 mai 1868, avec un compagnon de Loctudy, M. Le Cleach, actuellement à Langonnet. Mentana avait pour un temps changé la face des choses. Le Chassepot français avait fait merveille et les Garibaldiens avaient compris la leçon qu'il leur avait infligée. Deux années de paix s'écoulèrent à Rome, mais la guerre éclatait aux frontières françaises.

Le rappel des troupes d'occupation enhardit les Piémontais. Rome fut investie par un ennemi dix fois supérieur en nombre. La petite garnison des zouaves prit ses positions de défense, décidée à résister jusqu'à la mort. Le 20 septembre, par une brèche pratiquée près de la Porta Pia, l'armée piémontaise allait s'engouffrer dans la Capitale. Sous une grêle de boulets, les zouaves attendaient, baïonnette en avant. L'ordre vint de cesser la bataille. Pie IX déclarait qu'il y avait assez de sang versé pour sa cause.

Quelques jours après, le zouave Pichavant s'embarquait avec ses compagnons à bord de l'Illysus, à destination de Toulon. Ce n'était pas pour retourner dans ses foyers. Tous, en effet, répondaient à l'appel de Charette, qui leur demandait de se battre pour la France.

Cette fois, ce fut vraiment la grande guerre. Enrôlé dans le demi-bataillon de Le Gonidec de Traissan, François Pichavant fut dirigé sur Orléans, menacé par les Bavares. Le 11 octobre 1870, la petite troupe, forte seulement de 170 hommes, divisée en trois compagnies dont la première, où servait Pichavant, était commandée par le lieutenant de Bellevue, se portait sur la route de Paris aux environs de Cercottes. Elle se heurta bientôt à deux bataillons de Bavares, qu'elle arrêta longtemps en leur infligeant des pertes énormes. Il fallut cependant reculer au-delà d'Orléans, mais le vaillant capitaine Le Gonidec y gagnait son grade de chef de bataillon et Pichavant, le galon de caporal.

La petite colonne fut alors repliée sur Le Mans, où les autres zouaves pontificaux attendaient la réorganisation de leur régiment. Le caporal Pichavant prit rang dans la 1^{ère} compagnie du 1^{er} bataillon, désigné sous le nom de bataillon de la mort. Il commandait sous le sergent François Quéré, glorieux blessé de Castelfidardo et de Mentana.

Le retour au feu avec Charette ne se fit pas attendre. Le départ se fit le 9 novembre. On allait rejoindre, aux environs de Châteaudun, le XVII^e corps, dont le général de Sonis venait de recevoir le commandement. Ici, commence une véritable épopée pour le bataillon de la mort, commandé par de Moncuit. Le 25 novembre, après une marche pénible, Sonis le chargeait d'emporter le village d'Yèvres, fortement occupé par les Bavares. Le mouvement en avant, sous une pluie de balles, fut irrésistible. Les Bavares furent délogés à la baïonnette, et le combat de Brou était enfin une victoire !

Quelques jours après, c'était Loigny. On a tout dit de Loigny, l'armée compromise par la lâcheté de tout un régiment de la brigade Charvet, l'appel de Sonis aux zouaves de Charette, le drapeau du Sacré-Coeur déployé, aux mains de Verthamon, la marche du 1^{er} bataillon sur les reins du régiment félon couché dans les sillons, l'attaque du bois en avant de Loigny, puis l'assaut du village, l'effort héroïque pour parvenir jusqu'au cimetière où un bataillon de chasseurs était bloqué, l'hécatombe

autour du drapeau, Sonis, Troussures, Moncuit, Charette, et tant d'autres tombant les uns après les autres... Au premier rang, Quéré et Pichavant entraînent leurs hommes, fauchant les Bavares. Pichavant brise sa baïonnette, il en ramasse une autre. Ils arrivent au village, enlèvent les maisons une à une, mais toute la division prussienne de Treskow rentre en ligne. Les zouaves sont débordés. La retraite sonne. Alors le sergent Quéré de se retourner vers son compagnon : « Nous avons encore quelques cartouches, épuisons-les ». Et ils tirent. Une balle fracasse la tête de Quéré, une autre traverse le bras de Pichavant. L'héroïque soldat est cerné. Incapable de se défendre, il se rend. C'est pour lui la fin de sa carrière militaire. Il resta deux jours sans soins, enfermé dans une grange avec d'autres blessés. Conduit enfin à Chartres, prisonnier, il attendit sa guérison dans une ambulance où son habit de zouave pontifical lui valut les meilleurs soins. La paix le libéra, il revint au village.

Ce ne fut pas pour longtemps. Le bruit des armes n'avait pas éteint l'appel de la conscience. Mais les difficultés s'étaient accumulées. Entre le sacerdoce et l'ancien soldat il y avait maintenant des impossibilités matérielles : où trouver les ressources nécessaires ? Il crut satisfaire son désir de vie religieuse en entrant à la Trappe de Thymadeuc. Sa décision ne fut pas heureuse. Son tempérament refusa de se plier au régime des moines. En moins de trois ans, malgré les adoucissements permis pour lui à la règle, sa santé donnait au Père Abbé les plus vives inquiétudes.

Le départ devint nécessaire. Mais un événement heureux était survenu. Grâce aux démarches d'un ami, le blessé de Loigny devenait titulaire d'une modeste pension de 600 francs, et le montant des trois années écoulées lui était versé tout d'un coup. Il alla dire sa reconnaissance et ses projets d'avenir à la Vierge de Lorette, tout près du champ de bataille de Castelfidardo, où tant de zouaves, ses devanciers, avaient trouvé leur tombe. « Je serai prêtre, disait-il à sa sœur à son retour, la Vierge m'y pousse. »

Il acheva de se remettre des fatigues de la Trappe et, en 1878, sûr désormais de sa vocation, sûr aussi de pouvoir la suivre jusqu'au bout, il fit pour la troisième fois son entrée au Petit Séminaire de Pont-Croix. Il avait 38 ans. Avec sa belle barbe qu'il tenait à garder jusqu'au seuil du Séminaire, le nouveau collégien fut tout de suite populaire. « Bonjour, papa, » lui disaient en souriant les plus petits de ses compagnons de classe, et l'ancien zouave leur tapotait les joues en leur disant : « Bonjour, mon fils ». Le stage au Petit Séminaire fut court, un an seulement et M. Pichavant devint séminariste.

Mes premiers souvenirs de lui datent de cette époque. Ses vacances étaient pour les enfants de Poulgoazec une joie. Il nous réunissait dans la cour de sa maison familiale, nous faisait asseoir sur un banc de pierre qui courait le long de la façade, et là il nous faisait le catéchisme puis, déployant un grand antiphonaire auquel l'un d'entre nous, toujours le même, servait complaisamment de pupitre, il nous exerçait au chant d'église, et c'est ainsi, en chantant le *Lucis creator* optime, que je commençai de m'initier aux sinuosités des portées de plain-chant.

Prêtre en 1881, et déjà pourvu de la médaille militaire, M. l'abbé Pichavant fut un moment chapelain à Pratanraz, puis vicaire à Pouldreuzic, et bientôt à Beuzec-Cap-Sizun. Il devint vicaire du Chapitre et aumônier de la prison en 1889. Quimper le connut depuis, prêtre modeste et bon, appliqué à ses devoirs, retrouvant toute sa fierté de soldat pour assister à toutes les manifestations des vétérans. Sa santé se ressentit toujours des fatigues accumulées pendant la guerre. Il y a un an, il résignait ses fonctions, et rentrait à Poulgoazec pour y finir ses jours, entouré des soins les plus dévoués de son frère Vinoc et de sa sœur Lorette. Il avait eu la consolation de recevoir pour lui et pour sa famille la bénédiction du Saint-Père.

Il avait une médaille de Léon XIII, sur laquelle étaient gravés ces mots : « Bene merenti, » A celui qui a bien mérité. Ces deux mots lui pourraient servir d'épithète. Après avoir bien mérité de l'Eglise et de la France, ces deux causes auxquelles sa vie fut consacrée, ce bon serviteur s'en est allé doucement,

lentement acheminé vers la tombe, recevoir Là-Haut sa récompense, près de Pie IX dont le souvenir, rappelé par le vicaire qui l'assistait, le faisait encore tressaillir dans son agonie... F. C.

Semaine religieuse de Quimper et Léon, 14/03/1913 p. 171.

